

DOCUMENTS HISTORIQUES

No 25

CONTES POPULAIRES FRANCO-ONTARIENS

Germain Lemieux, S.J.



**La Société Historique du Nouvel-Ontario
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.**

— 1953 —

VOUS POUVEZ COMPLÉTER VOTRE COLLECTION
DE DOCUMENTS HISTORIQUES
EN LES RÉCLAMANT À

**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO,
COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR,
SUDBURY, ONTARIO.**

DOCUMENTS HISTORIQUES

No 25

CONTES POPULAIRES FRANCO-ONTARIENS

Germain Lemieux, S.J.



**La Société Historique du Nouvel-Ontario
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.**

— 1953 —

La Société Historique du Nouvel-Ontario

Comité directeur (1953)

M. le sénateur J.-Raoul HURTUBISE, M.D.
président honoraire

M. Rémi MILLETTE
président

Me Osias GODIN
vice-président

R. P. Charles DUBÉ, S.J.
secrétaire

M. Paul LITALIEN
trésorier

R. P. Philippe LEDUC, S.J.; M. le juge J.-A.-S. PLOUFFE;
M. Fernand MORISSET; M. Adélarde LAFRANCE;
Me Emile LACOURSIÈRE Dr Alcide CAZABON;
M. J.-A. LAPALME; Me Léo LANDREVILLE;
M. A.-J. SAMSON; Mlle Gilberte PROULX;
Mme Bernard MURPHY.
conseillers

R. P. Lorenzo CADIEUX, S.J.
directeur

Imprimi potest :

Léon Pouliot, S.J., provincial.
Montréal, 20 avril 1953

Nihil obstat :

Louis Sanschagrin, S.J.,
Sudbury, 15 avril 1953

Imprimatur :

† Ralph Hubert Dignan,
Evêque du diocèse du Sault-Ste-Marie.
North-Bay, 24 avril 1953

P R É F A C E

Encore des contes populaires! Et des contes canadiens recueillis dans le Nouvel-Ontario . . .

Nos lecteurs seront sans doute intéressés de constater que l'impayable Tit-Jean et même Jean de Calais ont suivi nos pionniers jusqu'en Ontario, et qu'ils égaiant encore plus d'une veillée de nos Franco-Ontariens. Le conte populaire est demeuré vivace chez eux et il forme une partie imposante du folklore de la région.

Le premier conte de cette brochure, **Jean de Calais**, nous a été raconté à Verner, Ont., par M. Alphonse Brault (67 ans), natif de St-Théodore-de-Shertsey, P.Q. Notre conteur tenait son récit d'un vieil oncle, de Ste-Marie-Salomé, P.Q. Ce conte affiche une allure franchement historique, grâce aux noms de villes et de pays qui ont pris place dans l'histoire de l'Europe.

Il ne semble pas impossible que ce récit soit le résumé d'un volume déjà centenaire. Aussi nous ne le donnons pas comme un conte de pure invention populaire. Nous admettons que le fait — historique en tout ou en partie — ait pu être consigné dans la littérature d'un siècle passé; mais nous avons raison de croire qu'à ce fait historique l'imagination populaire de plusieurs générations a pu ajouter maints paragraphes surtout en ce qui a trait aux personnages secondaires et à leurs aventures.

Il y a un peu plus de 30 ans, en Gaspésie, nous avons entendu M. Louis Levasseur (alias Bizeau Vasseur) de Ste-Anne-des-Monts, raconter le conte "Jean de Calais". A moins que la mémoire ne nous fasse défaut, le conteur gaspésien avait une version plus abondante et assez différente de celle de M. Brault.

Un vieil acadien des Iles-de-la-Madeleine, M. Camille Chiasson, nous a donné, à Sudbury, une version assez semblable à celle que nous reproduisons ici, mais avec des variantes passablement nombreuses. Le héros, prince de sang royal, était vendeur de soierie pour le compte de sa grand'mère. En plus de faire enterrer le cadavre d'un homme endetté, il fait bâtir une église avec le fruit de ses ventes. Puis, il se marie à une pauvre fille du peuple. Il est jeté à la mer par un passager, ancien ami de sa femme. Il se réfugie sur une île, grâce à un radeau mystérieux confectionné de matériaux semblables à ceux de l'église qu'il a fait ériger. Là, il est visité par un personnage d'une pâleur cadavérique, portant une barbe et une chevelure de goémon. Cette espèce de fantôme le transporte sur son dos au-delà des mers. Jean retrouve sa femme mariée à son ami d'enfance. Bataille . . . etc. La finale aussi est un peu différente. Les faits principaux correspondent aux aventures

de Jean de Calais, mais les scènes de second plan portent la marque de l'amplification populaire.

Même si notre version était exactement celle d'un volume lu il y a 75 ans et transmise oralement sans altération importante — ce qui serait assez phénoménal — elle aurait encore son intérêt et une réelle valeur. Elle nous montrerait comment nos bonnes gens du peuple l'ont exprimée ou traduite avec leurs propres moyens et à la lumière de données scientifiques plus modernes, telle l'installation électrique qui fait un peu figure d'anachronisme dans ce cadre quasi moyenâgeux.

Le lecteur découvrira une certaine parenté entre **Peau-de-Morue** (2ième conte) et **Jean de Calais**, après le naufrage. Leur situation sur l'île est à peu près la même, les personnages qui les visitent ne sont pas très différents, tous deux quittent leur exil d'une façon presque mystérieuse et, au sortir de leur détention, rejoignent, sans tarder, l'objet de leurs désirs. Ce genre d'exil et de rapatriement est tout à fait dans le style de l'invention populaire. Il peut y avoir eu emprunt d'éléments, comme il arrive dans une foule de chants de folklore; mais ne cherchons pas trop à reconstituer l'histoire de ces deux versions. Attendons le verdict des spécialistes dans la matière. D'ailleurs, l'émotion que provoquent ces récits serait-elle augmentée si tous les secrets de leur genèse nous étaient connus avec certitude ?

Le second conte, **Tit-Jean ou Peau-de-Morue**, porte la marque indéniable de l'imagination populaire toujours avide de merveilleux. Il nous vient de M. Théodule Miville (81 ans) de Sturgeon-Falls, Ont. Gaspésien de naissance, M. Miville a émigré très jeune aux États-Unis (Manchester, N.H.), où il coudoya nombre de ses compatriotes. L'un d'eux, M. Lemay, fit revivre, après une journée de dur travail sur la voie ferrée, les aventures de Tit-Jean, devenu Peau-de-Morue, sans doute par suite de l'interprétation d'un pêcheur ingénieux. Comme beaucoup de conteurs de son âge, il a suffi à M. Miville d'une demi-heure d'attention pour fixer à jamais dans sa mémoire les détails multiples de ce récit romanesque.

Ces contes nous ont fait admirer, une fois de plus, l'art populaire qui sait si adroitement allier l'histoire à la fiction, le comique au tragique.

Nos conteurs savent captiver l'auditeur dès le début de leurs récits. Il faut entendre cette gamme de tons nuancés, contempler la souplesse de leur mimique et l'abondance de leurs gestes expressifs pour savoir à quel point le manuscrit le plus soigné a l'air anémique comparé au récit endiablé du vieux narrateur qui revit les sentiments ou les aventures du héros légendaire. Le conteur

populaire n'est pas embarrassé par le travail de la mémoire, ni par le choix du vocabulaire, ni pas les tons du débit. Il se livre tout entier; l'artiste qu'il est se laisse empoigner par son récit. Il le vit, le transforme, au besoin, sous l'inspiration du moment; il nous transporte, sans trop s'en rendre compte, au-delà du temps et de l'espace.

De tous les conteurs que nous avons abordés, pas un seul ne nous a donné l'impression de vouloir se faire admirer ou applaudir. Nos conteurs incarnent leurs personnages, se transforment en témoins oculaires, et ils semblent n'avoir d'autre but que d'entraîner l'auditeur dans ce monde merveilleux où ils ont vécu eux-mêmes, pour lui faire partager leur propre émotion. Leurs héros ne sont pas des personnages à demi caractérisés, à demi ébauchés; les lieux, les événements ne restent pas dans l'à-peu-près. Les acteurs sont des surhommes ou des loques, les tempêtes sont apocalyptiques, la nature est désertique ou digne du paradis terrestre, les voyages sont rapides comme l'éclair ou d'une lenteur de tortue. Scènes, paysages, sentiments, sont aussi contrastés que les personnages. D'où nécessité pour le conteur de varier presque à l'infini les tons et la mimique.

Nous regrettons de ne pouvoir donner à nos lecteurs que les cadavres de deux contes populaires. Impossible de reproduire sur ces pages la musique enchanteresse qui les animait sur les lèvres de nos vieux bardes. Et c'est pourquoi nous avons renoncé à livrer le mot à mot fidèlement capté par l'enregistreuse. Nous nous sommes résigné, quoique un peu à regret, à remanier le texte original, non dans son ordonnance mais dans sa forme littéraire. Nous n'avons même pas hésité à compléter certains passages ou certaines descriptions. Le mot **compléter** est inexact, **traduire** serait plus juste. C'est que souvent, chez le conteur populaire, un silence, une interruption brusque, un clin d'œil, même une bonne claque sur le bras de la chaise, exprime un sentiment très riche, dévoile tout un drame intérieur. Nous avons cru avantageux de traduire l'idée de ces gestes qui font corps avec le texte oral.

On nous fera peut-être remarquer que la phrase un peu trop correcte nuit à l'atmosphère du conte populaire. Notre préoccupation a été celle-ci : au "style conversation", nécessairement haché et abondant en répétitions mécaniques, nous avons préféré, pour nos lecteurs, le "style écrit" qui, étant donné l'absence de gestes et de tons, rend mieux la pensée et distrait moins l'imagination.

Si nous sentons que ces contes sont bien accueillis de nos lecteurs, nous en éditerons quelques autres; ils pourront, eux aussi, enrichir la source d'inspiration de la littérature authentiquement canadienne. Nous avons fait connaissance, depuis quelques mois à

*peine, avec une dizaine de vieux conteurs, et déjà les récits de tous calibres remplissent nombre de pellicules de nos archives. Dans un avenir assez rapproché, espérons-le, vous pourrez peut-être admirer les prouesses de **Barbaro aux grandes oreilles**, la fidélité inviolable de **Tommy et Mary**, déplorer les malheurs de la **Princesse cornue**. Tous ces contes vous sont peut-être connus, mais nos brochures vous offriront des versions un peu différentes, fruit de l'imagination de nos pionniers franco-ontariens, digne continuatrice de celle de leurs ancêtres québécois ou acadiens.*

GERMAIN LEMIEUX, s.j.

Collège du Sacré-cœur,
12 avril 1953.

Membres du Comité de Folklore
de la
Société Historique du Nouvel-Ontario

R. P. GERMAIN LEMIEUX, s.j.
M. le curé LIONEL BOURASSA
M. LÉODA GAUTHIER, m.p.
DR HORACE PAIEMENT
ME MAURICE LACOURSIÈRE
MME OSIAS GODIN
MME ALBERT PHILION
Mlle GILBERTE PROULX
M. DONAT POIRIER
M. MAURICE GRAVELLE
M. LAURENT ROY
M. IVAN LEMIEUX

JEAN DE CALAIS (1)

Dans la ville de Calais, vivait autrefois un riche seigneur qui n'avait qu'un enfant, un garçon d'une intelligence rare. A la petite école, il était toujours premier de classe et en trois ans, il avait assimilé le programme d'un cours de sept ans. Malgré son jeune âge, son père l'envoya au collège; même facilité, même succès!

Au sortir de ses études, son père le laissa libre de choisir la carrière qu'il désirait. Jean, se voyant un peu jeune pour faire son choix définitif, dit à son père :

— Avant de me choisir une profession, j'aimerais naviguer. Vous savez que les pirates nous causent bien des ennuis; ils nous ont laissés en paix depuis quelque temps, mais ils sont à la veille de réapparaître. Si vous vouliez me donner un bâtiment, j'irais faire la guerre aux pirates. Et si la mer ne me déçoit pas, je serai marin toute ma vie.

Le seigneur s'empressa de répondre aux désirs de son Jean et lui fit don d'un beau bâtiment.

Jean appareille, s'engage un capitaine, des matelots, et en bon catholique qu'il est, obtient qu'un aumônier fasse partie de son expédition.

Puis il mit à la voile, à la recherche des pirates. Il en rencontra bientôt, attaqua, se défendit, fut dix fois vainqueur et ne songea à revenir que le jour où il fut certain d'avoir exterminé tous les pirates.

Il revenait, heureux d'avoir accompli une mission si fructueuse, quand son navire fut assailli par une bourrasque qui brisa son gouvernail. Inutile dès lors de songer à gagner un port; le bâtiment tourna le flanc à la vague et Jean se résigna à abandonner toute manœuvre. Il donna ordre de surveiller l'approche des rochers et attendit patiemment le moment d'aborder.

La terre apparut bientôt; la vague roulait toujours dans la même direction. Par hasard, le bâtiment fut poussé à la côte près d'un vieux quai délabré. Aucune habitation n'était visible; partout une épaisse forêt . . .

(1) Nous nous permettons de donner quelques explications géographiques destinées à mieux faire comprendre le cadre du premier conte, *Jean de Calais*.

Calais est une ville du nord-est de la France; elle domine la Manche et voisine la Belgique.

La Lombardie était une ancienne province du nord de l'Italie.

Jean de Calais a donc dû naviguer sur la Manche, puis sur l'Océan Atlantique pour, ensuite, entrer dans la mer Méditerranée et aborder en Lombardie.

Dans ce voyage, qui l'avait amené à contourner l'Espagne, Jean de Calais avait nécessairement longé le Portugal dont les frontières de l'ouest et du sud touchent l'Atlantique. Il est donc tout-à-fait vraisemblable que les pirates aient capturé la fille du roi du Portugal, vraisemblable aussi le voyage de Jean de Calais à Lisbonne, capitale du Portugal, ville maritime située sur la côte de l'Atlantique, à l'embouchure du fleuve Tage.

Jean mit pied à terre avec son équipage, constata l'état du gouvernail de son navire et commença à explorer les environs. Bientôt, il entendit bûcher dans la forêt. Il décida qu'on laisserait le bâtiment seul et que tout l'équipage l'accompagnerait à la recherche d'un village.....

Un petit sentier les amena dans le flanc de la montagne d'où venait le bruit des haches. Ils découvrirent bientôt un chantier où travaillaient trois hommes. Jean de Calais leur demanda dans quel pays il avait abordé.

— Vous êtes dans la Lombardie, répondirent les bûcherons.

— Y a-t-il des villes, des villages dans les environs, poursuivit Jean de Calais ?

— Continuez votre chemin, répondirent les trois hommes, et à environ un mille vous trouverez la ville de Lombardie, une belle et grande ville.

Jean s'informa s'il pourrait y trouver des techniciens et des artisans pour réparer son bâtiment; les trois hommes lui assurèrent qu'il trouverait là ce dont il aurait besoin.

Tout réconforté par ces renseignements, Jean continua sa route, suivi de tout son monde et parvint bientôt à la ville. On commença à visiter; tout était beau, propre. A force de tâtonner et de questionner, Jean de Calais trouva un forgeron qui accepta de réparer le bâtiment pour le lendemain soir. Il restait donc du temps pour visiter la ville.

En rôdant sur la place du marché, Jean de Calais aperçoit tout à coup un cadavre que se disputaient trois ou quatre chiens.

— On n'enterre pas les morts par ici, pensa Jean.

Il sentit le besoin de se faire éclairer là-dessus. Il rencontra un agent de police et lui demanda :

— Comment expliquez-vous que la ville soit si propre et qu'on laisse ainsi dévorer les cadavres par les chiens ? Vous n'enterrez pas vos morts par ici ?

— Ah ! répond le policier, nous les enterrons, mais pas tous. Un homme qui meurt endetté n'a pas droit à la sépulture; on le laisse dévorer par les chiens.

— Combien de dettes avait celui-ci ? dit Jean de Calais.

— Je ne sais pas exactement, répond l'autre, mais je sais qu'il en avait beaucoup.

— Mais si un bienfaiteur s'offrait à payer ses dettes, poursuivait Jean, consentiriez-vous à l'enterrer ?

— Certainement, certainement, s'empressa de répondre le policier.

— Eh bien ! Faites venir tous ses créanciers, je vais payer à la place du défunt.

Dans l'espace d'une heure, les créanciers s'étaient tous présentés, et Jean de Calais avait versé la somme de quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix piastres. (\$4990.)

Puis on ramassa les lambeaux du cadavre pour lui donner la sépulture.

Le lendemain soir, Jean de Calais était de retour à son bâtiment que l'on venait de réparer. En approchant, il aperçut un autre gros navire accosté près du sien. Il reconnut bientôt que c'était un bateau de pirates. Tout faisait silence autour du navire étranger. Sur le pont, seules deux femmes, la figure voilée, pleuraient lamentablement.

Jean fonce sur le bateau pirate et demande à voir le capitaine.

— Ces deux femmes sont, sans doute, des esclaves, dit-il à l'étranger. Sont-elles à vendre ?

— Oui, de répondre le capitaine; ce sont deux femmes égarées que j'ai ramassées; si vous les voulez, je vous les donnerai toutes les deux pour cinq mille piastres.

Le marché est conclu, la somme versée et les deux femmes voilées sont invitées à suivre leur nouveau maître, Jean de Calais. Ce dernier les rassure en leur affirmant qu'il n'est pas un pirate mais qu'il retourne chez lui; et il s'offre à aller les reconduire chez elles.

Les deux inconnues montent sur le bateau de Jean de Calais, un peu consolées, et elles enlèvent leurs voiles. Jean de Calais est frappé de la beauté de ces deux jeunes femmes et de leur air de noblesse.

Jean mit à la voile tout de suite et reprit la haute mer. De temps en temps, il allait essayer de consoler ces deux malheureuses:

— N'ayez aucune crainte, disait Jean, je vais vous rendre à vos parents. Dites-moi d'où vous venez, dites-moi votre nom et je me charge du reste.

Les femmes racontèrent qu'elles se promenaient sur la plage quand des pirates les avaient surprises et entraînées de force sur leur vaisseau.

L'une dit :

— Je m'appelle Isabelle.

L'autre :

— Moi, je m'appelle Constance. Je suis la cousine d'Isabelle.

Elles ne voulurent pas en dire plus long.

A mesure que le voyage se prolongeait, Jean se sentait amoureux d'Isabelle. Dès qu'il s'aperçut qu'Isabelle répondait à ses déclarations amoureuses, Jean alla trouver l'aumônier et lui demanda s'il pouvait la marier. L'aumônier n'y vit aucun empêchement et un bon matin Jean devint l'époux d'Isabelle.

On fit escale sur la côte de France et Jean envoya à son père la nouvelle de son heureuse expédition et de son prochain retour, mais il ne souffla mot de son mariage. En recevant cette nouvelle, le vieux seigneur prépare une belle réception à son fils et invite tous les gens de la ville à se divertir avec la famille.

Le bâtiment accoste lentement au quai de Calais, puis on procède au débarquement. Jean se dirige vers son père avec Isabelle suivie de Constance. Le père embrasse son fils, et, à la vue des deux femmes, demande à Jean :

— Quelles sont ces deux femmes ?

— Celle-ci, répond Jean, en désignant Isabelle, c'est ma femme.

— Comment ta femme ? dit le seigneur tout pâle. Es-tu marié ?

— Oui, dit Jean. Je suis marié, bien marié devant l'aumônier ; j'ai mes certificats . . .

— Mais comment s'appelle ta femme ? interroge toujours le vieillard.

— Isabelle.

— Isabelle qui ?

— Isabelle tout court. Je ne lui connais pas d'autre nom.

Le père en demeure tout scandalisé.

— Je ne puis accepter un mariage comme celui-là. Mon fils, tu n'auras pas de réception. Monte au château tout de suite.

Jean se dirigea avec sa femme et Constance vers le château, se demandant comment les choses allaient tourner.

Une fois au château, le père, en colère, appela Jean et lui fit une sermon :

— Jean, je ne te pensais pas capable de me déshonorer de la sorte. D'abord, je t'enlève ton bateau : ta vie de marin est finie. De plus, tu ne resteras pas avec moi au château. Tu ne sais même pas le nom de ta femme, tu ne sais pas d'où elle vient . . .

— Mon père, interrompt Jean de Calais, j'ai une bonne femme, je l'aime et je vivrai avec elle.

— Eh bien, soit ! dit le vieux seigneur. Tu iras habiter la petite maison de bois équarri, en dehors de la ville. Je ne te donne pas cette maison ; je te donne seulement le droit de l'habiter. Et là, tu vivras de ton propre labeur, comme tu pourras . . .

Jean se dirigea donc avec Isabelle et Constance vers la petite maison abandonnée. Ils se mirent à l'oeuvre. Les deux femmes s'ingénierent à cultiver un potager tandis que Jean gagnait par jour un maigre salaire. Toutefois ils vivaient heureux.

Au bout d'un an, un petit garçon vint s'ajouter à la maisonnée. Jean dit à sa femme : "J'ai l'intention d'aller revoir mon père

et de lui annoncer la naissance de notre fils; cela pourrait peut-être le ramener à de meilleurs sentiments à notre égard . . . ”

Isabelle essaya de dissuader son mari en lui disant qu'ils vivaient à l'aise avec leurs légumes et le peu d'argent qu'il rapportait chaque jour; mais Jean se rendit chez son père.

Le vieillard le reçut un peu froidement, cependant il se laissa aborder.

— Mon père, dit Jean, je viens vous annoncer que vous êtes grand-père depuis ce matin, et moi, je suis le papa d'un beau garçon.

Cette heureuse nouvelle adoucit le vieux seigneur. Il s'informa auprès de Jean comment vivait sa famille.

Jean lui raconta que sa femme et Constance cultivaient un potager, que lui-même avait bonne santé et qu'il trouvait un travail abondant en ville.

Le vieux risqua un aveu : “Sais-tu Jean, je regrette un peu ma conduite. Tu es content de ta femme ? C'est une bonne femme ? Jean n'eut pas le temps de faire tout l'éloge d'Isabelle, le vieux continuait :

— Je te ferai encore un cadeau.

— Papa, reprit Jean tout heureux et tout confiant, le seul cadeau qui puisse me faire plaisir, ce serait d'obtenir de vous un autre bateau qui me permettrait d'aller donner la chasse aux pirates. Vous n'ignorez pas que les pirates vont revenir. Si nous attendons qu'ils soient à notre porte, ce sera trop tard; il vaut mieux aller à leur rencontre . . .

Le vieux seigneur s'était laissé gagner :

— Mon Jean, je vais t'en faire construire un bateau et un beau !

Jean de Calais revint vers sa femme et lui raconta son entrevue avec son père, surtout lui annonça la reprise prochaine de ses aventures de marin.

Loin de s'attrister de cette nouvelle, Isabelle sembla, au contraire, approuver son mari, mais elle mit sa discrétion à l'épreuve :

— J'aurais deux faveurs à te demander, Jean. Je t'en demanderai une, trois jours avant ton départ, et l'autre, le jour de ton départ.

Jean voulut connaître la teneur des deux faveurs, mais Isabelle garda son secret.

* * *

Le vieux seigneur, le jour même de la visite de Jean, avait réuni des équipes de techniciens, de charpentiers, de forgerons et leur avait recommandé d'achever la construction du bâtiment le plus tôt possible. Jour après jour, on voyait la coque du navire

prendre forme; bientôt ce fut le lancement et l'aménagement du voilier. Jean suivait de près la construction du bateau de ses rêves.

Un matin, il annonça à sa femme qu'il mettrait à la voile dans trois jours et lui demanda de lui exposer sa première faveur désirée.

— Si tu veux, Jean, tu vas faire peindre sur la proue de ton bateau, un grand tableau portant mon portrait, celui de Constance et celui de notre fils.

— Ce n'est pas une faveur, c'est une nécessité; je ne sais pas combien de temps je serai absent et avec ce tableau je vous aurai toujours sous mes yeux.

Jean convoqua les peintres, et après deux jours on pouvait admirer, sur la proue du navire, la réplique exacte des trois figures aimées.

Le matin du départ arriva. Jean de Calais invita Isabelle à lui demander sa deuxième faveur.

— Quelle direction veux-tu prendre, Jean ?

— Oh ! je ne sais pas au juste; je me propose de suivre d'abord la côte . . .

— Eh bien ! moi, je désire que tu te diriges vers Lisbonne, capitale du Portugal . . .

— Mais, je ne connais personne là-bas; qu'est-ce que je vais faire à Lisbonne ? Je n'y suis jamais allé . . .

— Va à Lisbonne, insista Isabelle; c'est là la faveur que je te demande.

Et que le Bon Dieu te guide !

— Puisque tu le veux, soit ! j'irai.

Quelques heures plus tard, Jean de Calais mettait à la voile et donnait ordre au capitaine de mettre le cap sur Lisbonne.

Il ne fut pas question de donner la chasse aux pirates, mais de filer sur Lisbonne sans retard.

Dès qu'il fut en vue du Portugal, Jean de Calais, fit hisser le drapeau blanc, emblème de paix.

Le roi du Portugal fut bientôt mis au courant de l'approche d'un navire. Il envoya une délégation au port pour s'assurer du but de cette visite inattendue.

En descendant sur le quai de Lisbonne, Jean de Calais demanda s'il y avait un roi dans la ville et s'il lui serait possible de lui rendre visite. On lui donna les renseignements les plus urgents, puis on le conduisit au palais royal.

Le roi lui donna audience : Jean de Calais s'identifia et surtout assura au roi qu'il n'était pas venu dans un but de guerre, et pour dissiper tout doute, il invita le roi à visiter le bâtiment dont il était fier.

Le roi se rendit au port avec son intendant, Don Juan; et Jean les fit visiter son navire de fond en comble. Tout était neuf, tout

était propre. Le roi n'avait pas remarqué le tableau sur la proue, mais Don Juan l'avait vu et en avait été tout ému.

Vers la fin de la visite du voilier, Don Juan dit au roi : "Avez-vous vu ce qu'il y a sur la proue ?"

— Non, répondit le roi.

— Venez voir . . .

A la vue du tableau le monarque s'écria :

— C'est Isabelle et Constance, ou bien mes yeux me trompent!

Il appelle Jean de Calais près du tableau :

— Quels sont ces gens-là ?

Jean répondit sans aucun embarras : "Celle-ci, en désignant Isabelle, c'est ma femme. Celle-là, c'est sa cousine Constance, et le bébé, c'est mon petit garçon . . .

— Isabelle, s'empressa de dire le roi, c'est ma fille ! Elle a été volée.

— Justement, sire, je l'ai achetée des pirates, ainsi que Constance. Je comprends maintenant pourquoi Isabelle m'a demandé de venir à Lisbonne. Elle ne m'a jamais dit son nom de famille, elle ne m'a jamais parlé de sa ville natale . . .

— Eh bien ! dit le roi, tu vas aller me les chercher tout de suite . . .

Don Juan reçut aussitôt l'ordre d'appareiller un brigantin rapide et un autre bâtiment de plus fort tonnage. L'intendant monta sur le premier pour aller avertir Isabelle, tandis que Jean de Calais reviendrait sur son propre bateau escorté de l'autre vaisseau portugais.

Le brigantin devança de quelques jours les autres bâtiments, et dès son arrivée à Calais, Don Juan courut avertir Isabelle et Constance de se préparer à revoir Lisbonne.

Dès qu'il apprit que sa bru était la fille du roi du Portugal, le vieux seigneur alla se jeter aux genoux d'Isabelle et lui demanda pardon de l'avoir laissée vivre misérablement dans une pauvre mesure. Isabelle le releva en s'excusant elle-même de lui avoir caché son nom.

Jean arriva à son tour. Isabelle revêtit ses toilettes de princesse et ce fut une fête sans précédent au château du vieux seigneur de Calais.

Mais il fallait s'embarquer immédiatement pour obéir aux volontés du roi du Portugal.

Au tout dernier moment qui précéda le départ, Don Juan, qui avait donné des signes de jalousie, dit à Jean de Calais :

— J'ai un excellent capitaine sur mon vaisseau; si tu le voulais, je montera sur le tien. Je connais la contrée, je pourrais vous renseigner, vous intéresser . . .

— Montez avec nous, j'en suis tout heureux, intendant . . .

Et Don Juan monta sur le bateau de Jean de Calais.

Les voiles se déployèrent et la flottille gagna le large.

Le voyage durait depuis quelques jours sans le moindre incident, quand tout à coup, le temps changea au cours de la nuit. Une tempête soudaine éclata. La flottille fut dispersée comme des plumes au vent. La houle prit l'allure de montagne; l'orage rendit la manoeuvre difficile. Le voilier de Jean de Calais se défendait péniblement. Bientôt une vergue craqua, puis une autre, un mât cassa; la vague se rua sur le pont. Jean de Calais, au milieu de son équipage, donnait des ordres et manoeuvrait comme un simple matelot.

Dans le bruit de la tempête, Don Juan se faufila sur le pont et à la faveur d'une bourrasque et des ténèbres, il donna une bousculade à Jean de Calais et le fit culbuter par-dessus le bordage. Le bateau continuait toujours sa course à obstacles . . .

Bientôt la tempête commença à s'apaiser. Les matelots gagnèrent l'entrepont un à un. Quand l'équipage fut réuni au complet, Isabelle demanda où était Jean de Calais. Tous haussaient les épaules : "Je ne sais pas . . . Je ne sais pas . . ."

Mais un matelot hasarda une conjecture :

— J'ai entendu quelque chose tomber à l'eau tout à l'heure. Serait-ce possible que . . .

Isabelle avait compris que Jean était disparu pour toujours. Les cris et les pleurs ne pouvaient assez la soulager; elle voulait aller se jeter à la mer. Constance, se voyant impuissante à la consoler, alla droit aux faits et entreprit de la raisonner. Elle prend le petit garçon entre ses bras, le place bien en face de la malheureuse mère.

— Ecoute Isabelle. Ton mari est mort; il faut que toi tu vives pour élever cet enfant-là. Pense à l'avenir de ton enfant. D'ailleurs, tu es chrétienne, tu es capable d'accepter les vues de Dieu sur toi. Ne te laisse pas abattre par la douleur et envisage chrétiennement ton devoir.

Ces paroles d'allure autoritaire eurent pour effet de calmer Isabelle.

On envoya au roi du Portugal la nouvelle du décès de Jean de Calais en lui demandant de sacrifier les réjouissances du retour.

* * *

Quand le bateau atteignit Lisbonne on s'abstint de toute fête bruyante. Le roi manifesta de la tristesse et resta muet de douleur. La jeune veuve s'enferma dans une chambre du chateau avec son enfant et Constance.

Pendant que la jeune princesse, isolée dans le chateau, menait une existence languissante, Don Juan formait le projet de

l'épouser. Il commença à lui faire des propositions, mais il perdait sa peine; la princesse ne voulait pas entendre parler de mariage.

Mais à cette époque-là, les rois et les princes n'étaient pas toujours maîtres de disposer d'eux-mêmes à leur guise.

Don Juan, pour arriver plus vite à ses vues, réunit le conseil du roi et proposa son plan : "Vous allez discuter s'il est inconvenant ou non que je marie Isabelle, la fille du roi, devenue veuve, il y a un an. Si votre opinion est favorable à ce mariage, le roi ne pourra l'empêcher, et moi, je vous récompenserai."

Le conseil décida donc, comme on pouvait s'y attendre, que Don Juan devait marier Isabelle.

La décision du conseil parvint au roi. Le roi s'empresse d'aller trouver sa fille et lui communique la nouvelle :

— Ma fille, ce sera peut-être douloureux pour toi, mais tu vas être obligée de marier Don Juan; c'est le désir de mes conseillers.

Isabelle refusa carrément la proposition, mais le roi maintint la première décision : "Tu vas te marier; nous allons faire les préparatifs de la noce."

On commença immédiatement à préparer les fêtes nuptiales. Le clou de la fête devait être un gros feu de joie. On y mit l'argent nécessaire. On bâtit une immense maison de bois très inflammable, chaque appartement était muni d'un dispositif électrique relié à un tableau de contrôle, de sorte que, en pressant sur un bouton on pouvait mettre le feu à tel appartement en particulier; et un bouton spécial pouvait communiquer le feu à tout l'édifice en même temps. Don Juan seul devait décider comment brûlerait cette maison.

Alors qu'on jouissait de tous ces préparatifs, Isabelle "jonglait" et se désolait.

* * *

Quittons le château de Lisbonne où la fête se prépare si bien et revenons à Jean de Calais au moment où il est bousculé à la mer.

En culbutant à l'eau, Jean de Calais tomba par hasard près d'une épave de bateau qui venait de faire naufrage. Il s'y cramponna et parvint à y grimper pour s'y installer. La houle l'entraîna . . . Où ? il ne le savait pas. Elle l'amena à une petite île isolée et désolée : aucun arbre, aucune habitation, aucun oiseau . . . rien ! Jean en prit vite son parti; au moins, il était sur la terre ferme, et la température était très belle.

Il réussit à se nourrir de racines et de poissons morts que la vague jetait sur la rive. Il maigrissait; sa barbe devint longue, ses habits tombèrent bientôt en lambeaux.

Chaque jour, il retournait sur la pointe de l'île où il avait mis pied à terre et regardait dans la direction d'où il était venu. Aucune mâture, aucune voile à l'horizon. Il se désolait à la pensée de mourir tout seul dans ce coin ignoré. Et son petit garçon et Isabelle ? Qu'étaient-ils devenus ? La tempête les avait-elle engloutis ? Étaient-ils en sûreté ? Toutes ces questions s'entremêlaient dans sa tête sans jamais donner l'espoir d'une réponse.

Un jour, Jean était assis sur la pointe de l'île et scrutait encore l'horizon. Tout à coup, il entend marcher derrière lui. Il se retourne brusquement. Un vieillard barbu s'approchait.

— Bonjour Monsieur, cria Jean de Calais.

— Bonjour !

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Ah ! dit le vieillard évasivement, je viens d'aborder de l'autre côté de l'île. Je suis venu en petit canot . . .

— Comment en petit canot ? La terre ferme n'est donc pas loin d'ici ?

— Ah ! c'est loin, mais j'ai ramé . . . Et vous, comment êtes-vous ici ?

Jean de Calais lui raconte alors son histoire : la tempête, la traîtrise de Don Juan, le hasard de l'épave qui l'avait porté sur l'île.

— "Il y a un peu plus d'un an que je suis ici et je n'ai plus aucun espoir de sortir de cette île."

— C'est bien malheureux, de reprendre le vieillard ; mais que me donneriez-vous si je vous sortais de cette île ? Qu'est-ce que vous me donneriez pour vous retrouver tout à coup dans votre famille ou dans la famille de votre femme ?

— Ah Monsieur, soupira Jean de Calais, je donnerais . . . je donnerais . . . Bien ! Je ne peux rien donner, je n'ai rien. Voyez mes haillons ; je ne puis même pas me faire la barbe ; je trouve à peine une maigre nourriture . . . "

— Me donneriez-vous la moitié de ce que vous possédez de plus cher au monde ?

— Ah ! oui, je le donnerais.

— C'est très bien, dit le vieillard.

Et le vieil inconnu commença à parler de toutes sortes de merveilles. Jean l'écoutait, appuyé à un chicot. Le vieillard parlait, parlait . . . son interlocuteur s'endormit bientôt.

Quand Jean se réveilla, il se trouva assis près d'un arbre, dans un bosquet touffu. Il avait beau regarder, examiner, il ne se reconnaissait pas. "Que diable ! où suis-je rendu ?" Il aperçoit un château à travers les branches ; puis un jeune garçon vient à passer près de lui.

— Hé ! petit gars; arrête donc un peu . . . Es-tu capable de me dire où je suis rendu ?

— Oui, Monsieur; vous êtes dans le jardin du roi du Portugal.

— Sais-tu si l'on me donnerait à manger au château ?

— Je ne sais pas, moi, dit le garçon un peu embarrassé. Vous pouvez toujours aller demander. Je sais qu'ils ont de quoi manger : ils préparent des noces . . .

— Des noces ! les noces de qui ?

— La princesse Isabelle était veuve depuis un an; vous le savez peut-être, son mari s'est noyé. Eh bien ! elle va se marier avec Don Juan, l'intendant du roi.

— Merci, merci, mon jeune; je vais aller frapper au château.

Il se dirigea droit à la porte de la cuisine et demanda si l'on ne pourrait pas l'employer à quelque besogne.

— Ce n'est pas de l'argent que je cherche, mais de la nourriture; je meurs de faim.

L'une des cuisinières lui répondit aimablement : “Si vous voulez nous rentrer deux brassées de bois, je vais vous donner un bon repas.”

Elle lui désigna le hangar à bois et Jean apporta deux grosses brassées de bois. Déjà une table bien garnie l'attendait dans la cuisine. Notre voyageur affamé se met à table et commence à manger.

Sur les entrefaites, Constance descend à la cuisine et aperçoit ce “guénillou”. Elle s'arrête, ouvre de grands yeux, s'approche un peu du voyageur et remonte à sa chambre.

— Isabelle, dit-elle toute nerveuse, tu n'es pas capable de deviner qui je viens de voir . . . Ah ! non; quand même tu te torturerais la tête pendant deux mois, tu ne peux pas, tu ne pourrais jamais deviner. Même toi, si tu l'avais vu, tu ne l'aurais pas reconnu.

— Je ne sais pas du tout de qui tu parles.

— Eh bien ! Jean de Calais . . .

— Pas Jean de Calais ! proteste Isabelle; il est noyé, j'en suis sûre.

— Je te dis que c'est lui, soutient Constance; il est à manger dans la cuisine.

— Lui as-tu parlé ?

— Non, mais c'est lui . . . Il fait pitié à voir : il est maigre comme un clou, sa barbe est longue, ses habits, les mêmes qu'il avait sur le bateau, sont en guenilles.

— Va lui dire tout de suite qu'il nous apporte une brassée de bois pour notre poêle.

Constance redescend à la cuisine et dit au mendiant : “Quand vous aurez fini de manger, voudriez-vous nous monter du bois; nous n'avons pas chaud dans notre chambre.

— C'est bien ! je finis à l'instant et j'y vais.

Cinq minutes plus tard, notre homme grimpeait l'escalier les bras chargés de bois. Il aperçoit Isabelle; il la reconnaît; elle aussi le reconnaît. Le bois du poêle roule pêle-mêle par terre . . .

Le roi avait aperçu ce "voyou" dans l'escalier." Il ne faut pas laisser n'importe qui s'introduire dans le château" grommela-t-il, et il se précipite à la poursuite de l'inconnu. Il parvient à la chambre d'Isabelle et il voit sa fille en train d'embrasser celui qu'il poursuivait.

— Que signifie cette scène-là ?

— Mais, mon père, intervint Isabelle, vous ne le connaissez pas ?

— Je n'ai jamais vu cet homme et je ne veux pas le voir. Sors d'ici, espèce de . . .

— Non, dit Isabelle, il ne sortira pas si facilement, mon père. C'est mon mari; c'est Jean de Calais !

Après avoir entendu quelques paroles, le roi reconnut son gendre.

— Mais comment se fait-il que tu sois parmi nous ?

Jean raconta son histoire encore une fois : le sauvetage sur l'épave, son séjour dans l'île, mais, à la fin, son récit contenait du mystérieux : "Je ne sais pas comment je suis revenu ici en quittant mon île. Tout ce que j'ai su, c'est que j'étais rendu dans le jardin."

— Je suis bien content de te revoir, mais ton retour me met dans une impasse; je ne sais comment j'en sortirai.

— Arrangez-vous comme vous voudrez, dit Isabelle; quant à moi, j'ai mon mari à présent; je ne puis donc pas marier votre scélérat d'intendant.

— Je sais quoi faire, réplique le roi : une seule chose . . . Laissez-moi agir. Maintenant, as-tu de l'argent, mon gendre ?

— Tout mon argent était sur mon bateau. Qu'est-ce qu'il est devenu ? Je n'en sais rien . . . Je n'ai plus un sou . . .

— Je comprends, dit le roi. Voilà de l'argent; va te faire faire les cheveux et la barbe, achète-toi des habits de prix . . . recommence à vivre, quoi !

Sur ce, le roi sortit du château, appela Don Juan.

— Et puis, tout est prêt pour le feu de joie ! Est-ce que tout fonctionne bien ? Il ne faudrait pas tout rater et faire rire de nous avec cette installation. Je voudrais voir ces travaux-là.

Don Juan amena le roi en lui garantissant que rien ne ferait défaut. Il lui expliqua même le fonctionnement des boutons électriques destinées à allumer l'incendie dans les diverses pièces de la maison.

"Et ce dernier bouton, compléta Don Juan à mi-voix, peut enflammer toute la maison d'un bloc."

Maintenant au courant du secret, le roi pousse Don Juan à l'intérieur de la maison, le bouscule dans un couloir et presse le dernier bouton. En un clin d'oeil, toute la maison est en feu.

Une foule de citoyens accoururent offrir leurs services, mais il n'y avait pas moyen de combattre l'incendie ni de sauver Don Juan.

— J'étais près de la porte, expliqua le roi; et Don Juan, dans la maison, me montrait le fonctionnement de son invention électrique. Il a dû presser un bouton par distraction et toute la maison a pris feu. Le pauvre homme n'a même pas pu faire un pas pour se sauver . . .”

Toute la cour et la population apprirent que Don Juan était mort. Personne ne porta le deuil. Le soir même, grande fête au château en l'honneur du retour de Jean de Calais et en l'honneur de son épouse la princesse Isabelle !

Pendant le souper, on demanda à Jean de raconter son histoire aux convives. Jean commença à retracer les divers tableaux de son périlleux voyage. Mais tout à coup, un vieillard se présenta près de la salle du banquet. Jean interrompit son récit, regarda le nouveau venu; le roi s'était déjà précipité vers le vieillard :

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Oui, j'aurais affaire à Jean de Calais.

— Revenez plus tard, mon ami; Jean de Calais est occupé présentement.

Je suis le roi; s'il y a quelque chose qui ne marche pas, je vais tout arranger, moi.

— Non, Non ! C'est une dette qu'a contractée envers moi Jean de Calais et je viens me faire payer.

— Mais, dites-moi combien il vous doit, je vais vous payer à sa place.

— Non, non, non ! Seul Jean de Calais est capable de me payer cette dette.

Jean se dirigea vers le vieillard qu'il avait reconnu.

— C'est bien toi, Jean de Calais ?

— Oui, monsieur . . .

— Jean de Calais, me reconnais-tu ?

— Oui, c'est vous qui m'avez rejoint sur l'île déserte ?

— C'est moi ! Je viens réclamer mon dû.

Te souviens-tu que tu m'as promis de me donner la moitié de ce que tu avais de plus cher au monde ?

— Oui, je m'en souviens, et j'ai le courage de vous donner votre dû malgré que ce me soit très pénible. Ce que j'ai de plus cher au monde, c'est mon petit garçon. Mais pour vous récompenser de m'avoir sauvé, je vais vous en donner la moitié.

Jean saisit son enfant, le tourna tête en bas, lui empoigna une jambe tandis que le vieillard tenait l'autre. Jean leva un lourd

couteau destiné à fendre son propre fils en deux, mais l'étranger lui arrêta le bras.

— Voyez-vous, dit le vieillard aux convives, voyez-vous le caractère loyal de Jean de Calais ? Un jour, il sera votre roi. Ce qu'il vous aura promis, soyez sûrs qu'il vous le donnera.

Puis se tournant vers le héros de la fête :

— Toi, Jean de Calais, tu ne me dois rien. Te rappelles-tu d'avoir payé quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix piastres, dans la ville de Lombardie, pour un homme dont le cadavre était à se faire dévorer par les chiens ?

— Oui, je m'en souviens.

— Cet homme endetté, c'était moi, tu ne me dois donc rien. Tu m'as procuré une sépulture honorable, et en retour, je t'ai rendu à ta femme et à ton enfant. Vivez heureux, vous l'avez mérité.

Depuis ce temps-là, Jean de Calais vit heureux avec sa famille et tout va bien dans le royaume du Portugal.

PEAU - DE - MORUE

(*Tit-Jean*)

Les contes commencent presque toujours par "Un roi" . . . Donc, une fois c'était un roi qui avait deux garçons et trois filles. Il les envoya à l'école, puis les garçons fréquentèrent le collège et les filles, le couvent.

Un jour, la plus jeune des filles, la princesse Cécile, fut enlevée subitement.

En ce temps-là, quand quelqu'un disparaissait, c'était inutile de le chercher. Il a donc fallu se borner à pleurer la disparition de la jeune princesse.

Le roi tomba bientôt malade de fièvres malignes qui lui firent perdre la vue. De toutes parts, les médecins accoururent auprès du roi. Ils réussirent à maîtriser la fièvre; cependant le roi resta aveugle.

Mais à cette époque, être aveugle, c'était, pour un roi, la plus terrible infirmité à cause des guerres qu'il devait constamment soutenir. La rivalité n'existait pas seulement entre les pays, mais même entre les provinces; c'était dans les moeurs du temps.

Quand le roi eut constaté qu'il était aveugle pour toujours, il s'engagea un secrétaire pour lui faire ses lectures, veiller aux documents et à la correspondance. Les princes, d'ailleurs aux études, ne s'intéressaient pas encore aux affaires du royaume.

Un bon matin, le roi se faisait lire ses journaux par son secrétaire, quand un passage attira son attention.

"Il y a une fontaine d'eau merveilleuse, gardée par des géants, à cinq cents lieues du château de notre roi . . ."

À la demande du monarque, le secrétaire répète sa lecture et confirme la nouvelle en ajoutant :

— Eh bien ! oui, j'en ai entendu parler, moi aussi, et il semble que ce soit la vérité.

Alors le roi se s'écrier :

"J'en aurai de cette eau-là, coûte que coûte; foi de roi, j'en aurai !"

Or l'expression "foi de roi" était une sorte de serment devant lequel tout devait céder.

Le roi demande à son secrétaire :

"Qui pourrais-je envoyer dans ces pays inconnus à la recherche de l'eau merveilleuse ?"

L'homme hésita un instant. Il voulait depuis longtemps faire disparaître les fils du roi, et il trouvait maintenant une belle occasion d'exécuter ses plans criminels. D'un ton pondéré et solennel, le secrétaire répondit :

— Sire mon roi, je n'en vois pas de plus apte à cette mission que le plus vieux de vos fils.

— Tu as raison, dit le roi; il est instruit, parle plusieurs langues, et avec de l'argent il pourrait mener l'expédition à bon terme.

Le roi fit demander son plus vieux fils et lui confia la grande mission : partir à la recherche de la fontaine d'eau merveilleuse. L'aîné des princes protesta :

— Je suis incapable d'entreprendre un tel voyage; je suis certain d'y laisser ma vie; je ne connais rien à la navigation . . . je . . .

Avant d'entendre d'autres raisons, le roi reprit :

— Je veux, moi, que tu y ailles. Va au port; prépare-toi un bâtiment, choisis-toi un équipage et pars demain matin, sans plus tarder.

Le roi avait commandé, il fallait s'exécuter.

Le prince prépare son bâtiment à la hâte, il entasse des provisions pour six ou sept ans et, le lendemain, met à la voile vers l'inconnu. Beau temps, mauvais temps, il poursuit sa course.

Trois mois après le départ, il était en vue d'une immense baie, très profonde, qui fonçait en pleine forêt. Il donne ordre à ses matelots d'y entrer. On obéit. Les voiles se replient, l'ancre touche le fond, une chaloupe glisse à la mer. Le prince descend du bâtiment et dit à son équipage :

— J'irai seul à terre. Restez en rade jusqu'à mon retour. Vous avez des provisions pour longtemps, attendez-moi ici.

Une fois sur la plage, le prince s'engagea dans un sentier qui plongeait dans la forêt. Au bout d'un demi-mille environ, fatigué, assoiffé par une chaleur étouffante, il aperçut un immense chêne sous les racines duquel sortait une source d'eau fraîche. Il remarqua aussi un gobelet de métal retenu par une chaîne d'argent. Rien de plus pressé que de boire. Quand il pensa à continuer sa route, il se trouva métamorphosé en une espèce de masse de sel.

Dans ce temps-là, quand le roi confiait une mission à quelqu'un, l'envoyé devait revenir avant un an et un jour. Après cette date, la mission était considérée comme un échec.

Donc, le roi attendait impatiemment le retour de son fils.

Au bout d'un an et un jour, son fils n'étant pas de retour, il dit à son secrétaire :

— Qui vais-je envoyer maintenant ? Il me faut un autre chef d'expédition à la recherche de la fontaine d'eau merveilleuse.

— Je n'en vois pas d'autre, répondit le secrétaire, que votre second fils. Il est intelligent, débrouillard, voilà justement votre homme !

Le roi fait demander son second fils et lui répète l'ordre donné à son aîné, un an auparavant :

— Prends un bateau et pars demain matin. J'ai hâte de recouvrer la vue.

Sans rien objecter, le second fils prit la mer dans la même direction que son frère.

Quelques mois plus tard, il est en vue du bâtiment du prince aîné, au fond de l'immense baie. Il fait carguer les voiles, accoste le long de l'autre bâtiment et descend à terre à son tour. Il s'engage lui aussi dans le sentier qui le conduit droit au chêne et à la source funeste. En voyant cette eau si alléchante, il s'empresse de boire. Mais aussitôt qu'il a bu, il fait quelques pas et se trouve, lui aussi, changé en statue de sel.

Un an et un jour se sont écoulés depuis le départ du second prince. Aucune nouvelle n'est encore parvenue au château royal. Le roi questionne de nouveau son secrétaire :

— Qui pourrait-on envoyer maintenant à la conquête de la fontaine merveilleuse ?

Au château, il y avait un jeune serviteur nommé Tit-Jean, proche parent du roi et que tout le monde considérait comme son fils. Tit-Jean était illettré mais intelligent, surtout très rusé . . . Il descendait souvent à la cave, sous la chambre du roi, et écoutait les conversations du monarque avec son secrétaire. Et quand on lui demandait son avis, il avait toujours des solutions très heureuses.

Le secrétaire dit donc au roi :

— Qu'est-ce que vous penseriez si l'on nommait Tit-Jean chef de la nouvelle expédition ? Il n'est pas dépourvu et semble être très habile en tout.

— Tu as raison, dit le roi, Tit-Jean pourra réussir là où d'autres ont échoué.

Le roi fait venir Tit-Jean et lui fait part de sa décision. Tit-Jean ne l'entend pas de la sorte :

— Vous n'y êtes pas, Sire mon roi. Vos garçons qui étaient instruits n'ont pas réussi, et moi, je sais à peine lire, je ne pourrai jamais me rendre . . .

— Foi de roi, Tit-Jean, il faut que tu partes . . . et que tu partes demain matin ! Tu m'entends, demain matin . . .

— Foi de roi, fit sursauter Tit-Jean, mais bientôt il reprit son aplomb.

Sire mon roi, je partirai, mais pas demain matin, seulement après demain.

— Pourquoi, dit le roi ?

— Pourquoi ? pourquoi ? . . . Si vous ne voulez pas accepter cette condition, débarrassez-vous de moi tout de suite . . .

Et le roi accepta d'accorder à Tit-Jean une journée supplémentaire avant son départ.

Le lendemain matin, Tit-Jean s'en va à l'église, fait sa confession, communie et se prépare à mourir au cours de son voyage.

En revenant de l'église, il s'arrête près d'une source d'eau où il s'était souvent abreuvé. Il prend la gamelle en écorce dont se servaient tous les passants et boit à son aise, assis sur une roche, tout en pensant au malheur qui l'attendait. Puis, la tête entre les deux mains, il songe, tire des plans, revient sans cesse sur sa situation. Enfin, il prend une résolution : "Mourir ici ou mourir là-bas, quelle différence ? Je suis aussi bien de tenter ma chance. J'irai donc."

Comme il allait se lever, il aperçoit une vieille dame près de lui. Elle lui parle :

— Pauvre Tit-Jean ! Tu as l'air en peine, ce matin ?

— Qui vous l'a dit, grand'mère ?

— Ah ! reprend la vieille, je t'ai vu. Tu es en peine, hein ?

— Mais qui vous a si bien renseignée, grand'mère ?

— Mon petit, je connais ton affaire. Écoute-moi. Tu as agi en bon chrétien, ce matin ; tu es allé à confesse, tu as communié. Tes frères ont montré moins de bonne volonté que toi ; aussi je vais t'aider. Voici une serviette de toile ; mets-la dans ta poche et garde-la toujours, elle te portera chance.

— Merci, grand'mère. Vous êtes bien bonne, merci !

Tit-Jean prit le chemin du château, tout joyeux, plein d'entrain et de confiance. En un clin d'œil, son bateau était frété et lui-même était prêt à faire face aux périls du voyage. Le lendemain, aux petites heures, le bateau de Tit-Jean sortait du port, toutes les voiles au vent.

Quand il fut parvenu à la fameuse baie où s'étaient arrêtés les princes, il aperçut les bâtiments qui se balançaient à l'ancre. Mais il se dit :

"Moi, j'irai plus loin qu'eux."

Et il continua sa course pendant une couple de mois, jusqu'à une grande anse, assez semblable à la précédente. C'est là qu'il décida d'aborder. Il donna ordre au timonier de pénétrer dans la baie, fit abattre les voiles et bientôt il descendit à terre.

Tit-Jean, avant de quitter ses matelots, leur donna cette consigne : "Si je reviens, je hisserai un drapeau au faite du grand chêne que vous voyez là-bas, et vous viendrez à ma rencontre . . ." Et il partit.

La forêt est dense, mais il découvre une large route ; il la suit. Après quelque temps, il arrive à une vaste clairière. Il lève les yeux pour admirer le paysage, mais qu'aperçoit-il ? Un géant d'une dizaine de pieds de hauteur. Tit-Jean se met à trembler et il ne peut s'empêcher de dire :

“Eh bonguienne ! les gens sont bien bâtis dans ce pays ! C’est égal, allons vers lui.”

En apercevant Tit-Jean, le géant fait trois pas vers lui, en criant :

— Je n’ai pas mangé depuis trois jours, je te mange, je te dévore, j’ai faim . . .

— Arrête, arrête, grand fanal, lui crie Tit-Jean. Tu as faim, je vais te donner à manger. Tu n’as qu’à choisir, mon vieux !

Et déjà Tit-Jean avait étendu sa serviette sur une pierre très large, et les rôtis de veau, de porc et de boeuf s’empilaient à la portée du géant. A mesure que le monstre s’empiffrait, la nourriture s’amoncelait sur la pierre; si bien qu’après une heure de boustifaille, le géant demanda grâce, en dépit des invitations réitérées de Tit-Jean.

— J’ai assez mangé, je n’en peux plus.

— Maintenant, dit Tit-Jean, me permettras-tu de continuer ma route ?

— Eh oui ! reprend le colosse. Va où tu voudras, petit !

Tit-Jean eut tôt fait de plier sa serviette sous le regard envious du géant et se prépara à partir.

— Jeune homme, dit le géant, veux-tu faire un marché avec moi ?

— De quoi s’agit-il, demande Tit-Jean ?

— Si tu veux me donner ta serviette, je te donnerai un sabre merveilleux. Et il sort de sa poche un petit sabre qui devient très long dans sa main géante.

— Vois-tu l’arbre à deux lieues d’ici, sur la montagne ? Regarde-lui sauter la tête.

Et Tit-Jean constata le fait avec de grands yeux étonnés.

— Donne-moi ton sabre, dit Tit-Jean, et prends ma serviette.

L’échange fait, les deux amis d’un instant se séparent. Tit-Jean marche une cinquantaine de pas, puis s’arrête tout pensif. “Si j’essayais mon sabre ?”

L’action suivit la pensée. Tit-Jean tire son sabre magique, tranche à distance le cou du géant, court lui enlever sa serviette et repart en possession de deux aides précieux : le sabre et la serviette.

Quelques heures plus tard, la route le conduisit à une autre plaine déboisée. Tit-Jean commençait à respirer plus à l’aise, quand, tout à coup, il aperçoit le long des taillis un autre géant beaucoup plus gros que le premier.

“Ciel ! en voici un autre, de s’exclamer Tit-Jean; je vais te jouer un tour, à toi aussi.”

Le géant n’a pas sitôt aperçu notre explorateur qu’il se dirige vers lui, à grandes enjambées, en menaçant de l’avaloir tout rond.

— Arrête, arrête, hurle Tit-Jean. Ne t’excite pas pour rien. Tu as faim ? Je vais te donner à manger.

Déjà la serviette était dépliée et un banquet de prince s'étalait sur l'herbe. Tit-Jean assista au festin du géant dont l'appétit dut s'avouer vaincu, devant l'affluence de tant de mets. Le festin terminé, Tit-Jean replie sa serviette et veut poursuivre sa route.

— Jeune homme, dit le géant, veux-tu faire un marché ?

— Lequel ?

— Si tu veux me donner ta serviette, je vais te donner une corne magique. Tu n'as qu'à souffler dans cette corne et désirer cinq mille géants, si tu le veux; ils accourront à ton secours. Puis, tu retires ton vent de cette corne, ils disparaissent.

— Accepté, dit Tit-Jean.

Le géant saisit la serviette entre deux gros doigts et donne à Tit-Jean la corne merveilleuse. Ils se quittent.

Tit-Jean fait quelques pas en suivant le géant du coin de l'oeil et tente sa chance une seconde fois. Il tire son sabre, abat la tête du géant et vient reprendre sa serviette. Maintenant, une autre expérience ! Il souffle dans sa corne et désire l'aide de mille géants. Aussitôt un régiment de géants l'entourent et crient :

— Qu'est-ce qu'il y a, Tit-Jean ? Qu'est-ce que tu veux ?

Tit-Jean enfla la voix pour se faire entendre :

Lancez cette tête-là derrière la montagne de gauche. Lancez ce corps-là derrière la montagne de droite . . . Parfait !

Puis, il retire son vent de la corne magique; la nuée de géants disparaît instantanément.

Heureux de son succès, Tit-Jean traverse la plaine, reprend la route et continue sa marche. Quelques heures plus tard, il arrive à une autre plaine où il distingue le toit d'un splendide château.

— Que diable ! il y a du monde ici ? Allons voir.

Et Tit-Jean avance d'un pas rassuré vers cette construction massive. Il a beau regarder, regarder, il ne voit personne ni aux fenêtres, ni dans la cour. Il fonce vers la porte centrale et parvient à faire sonner la cloche. Des pas de femme sur la dalle de pierre . . . Puis, la porte grince, s'entr'ouvre. Il croit rêver : il aperçoit la princesse Cécile, la fille du roi !

Elle lui tend la main et ne sait plus quelle question poser . . .

— Tit-Jean ! mais où vas-tu ? Comment as-tu pu te rendre ici ? Comment . . . Tit-Jean ne perd pas contenance; il sait blaguer à ses heures.

— Je suis venu pour vous chercher. J'ai flairé que vous étiez ici et je suis venu comme j'ai pu.

La princesse n'entendait plus les paroles de Tit-Jean, tellement sa joie la troublait. Puis, devenant songeuse :

— Ecoute, Tit-Jean, les géants sont à la veille d'arriver. S'ils nous surprennent à jaser ensemble, c'en est fait de nous à tout jamais.

Mais Tit-Jean n'est pas ému de cet avertissement; il continue, toujours à son aise :

— Qu'est-ce que vous appelez des géants ?

— Mais voyons ! Des géants ce sont de grands hommes, des colosses d'hommes. Ce château leur appartient. Tu ne sais pas, ils sont deux; l'un a un sabre magique, l'autre a une corne . . .

Elle n'eut pas le temps d'achever, Tit-Jean avait déjà sorti de son sac le sabre et la corne. Son large sourire et ses gestes significatifs résumaient ses hauts faits.

La princesse n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles. Les géants morts, bien morts. Ils ne reviendraient plus ! Puis, ce fut un tête-à-tête de frère et de soeur qui se revoaient après vingt ans de séparation. On jasa, on échafauda des plans de fuite, on dîna sans aucune ombre de crainte.

La princesse était tout à la joie. Tout à coup, elle devient soucieuse :

— Tit-Jean, la mère des géants doit bientôt se réveiller. Si elle s'aperçoit que ses garçons sont morts, elle ira puiser de l'eau à la fontaine merveilleuse et elle ira leur rendre vie. Nous pouvons nous attendre à les voir revenir.

— Où donc est cette fontaine merveilleuse ? interrompit Tit-Jean.

— Vois-tu là-bas cette vieille cabane grise ? C'est là. La bonne femme est couchée sur les portes de la fontaine; elle ne doit pas tarder à ouvrir l'oeil.

— Attends-moi ici, de dire Tit-Jean; je vais aller faire connaissance avec cette femme dangereuse.

Notre aventurier s'approche de la cabane avec précaution, son sabre à la main, prêt à s'en servir à la moindre alerte. Il entrebaille la porte; la vieille dormait encore. Il la pique de la pointe de son sabre et crie à tue-tête :

— Aie, Aie, bonne femme, lève-toi, libère les portes de la fontaine.

La vieille se met à hurler de rage et de douleur :

— Où vas-tu petit ver de terre ? Décampe ou gare à toi.

Tit-Jean coupe court aux menaces. Il joue du sabre et débite la monstrueuse vieille en sept ou huit morceaux. Puis, il souffle dans sa corne. Les géants accourent de partout.

— Dispersez-moi cette carcasse aux quatre coins du ciel. Bien ! Maintenant, soulevez-moi ces portes de fer.

Les portes de fer s'ouvrent. Tit-Jean voit un puits profond, un escalier de bois, et, vers le bas, une échelle de soie. Il descend en vitesse au fond du puits, remplit une bouteille et réapparaît dans la cabane bondée de géants.

— Maintenant, fermez les portes.

La ferraille claque une dernière fois. Tit-Jean tire son vent de la corne; les géants disparaissent.

De retour au château, Tit-Jean trouve la princesse encore tout émue de ce charivari d'enfer.

— Princesse, s'écrie-t-il en riant, voici enfin une bouteille d'eau merveilleuse pour guérir la vue de votre père aveugle.

La princesse ne sait plus comment manifester sa joie à Tit-Jean. Ils se promettent de ne plus jamais se séparer et, après quelques préparatifs, ils quittent le château bras dessus bras dessous.

Quand ils furent en vue du port de mer, Tit-Jean, pour obéir à sa consigne, hissa un drapeau blanc au faite du grand chêne. Les matelots accoururent en hâte. Quel ne fut pas leur étonnement de revoir Tit-Jean en compagnie d'une femme habillée de soie et de satin étincelant. Ce fut un mystère pour ces pauvres gens.

Bientôt le bateau appareilla et mit le cap sur le château du roi.

* * *

A l'approche de la baie où étaient restés ses frères, Tit-Jean décida d'arrêter prendre de leurs nouvelles. Il fait accoster son bâtiment et s'informe des deux princes auprès des matelots. La réponse est toujours la même :

— Ils sont partis et personne ne les a revus.

Tit-Jean entreprend donc d'aller à leur recherche. Il s'engage dans le sentier, rejoint le chêne, aperçoit la source d'eau, le gobelet.

“Oh ! pense-t-il, il y a quelque chose de louche là-dedans. Je ne me risquerai pas à boire de cette eau-là.”

D'un coup d'oeil rapide, Tit-Jean avait deviné le drame. Il prend sa bouteille d'eau merveilleuse et en jette quelques gouttes sur un monceau de sel, près de la source. Un premier prince reprend vie.

— Qu'est-ce que tu fais ici, lui demande Tit-Jean ?

— Ah ! Tit-Jean, soupire le prince; quelle malchance ! J'ai bu de cette eau.

— Et ton frère ?

— Il doit être dans les alentours, répond évasivement le prince.

Ils découvrirent l'autre monceau de sel et bientôt les deux princes accompagnaient piteusement Tit-Jean vers la plage.

Tit-Jean les entraîna sur son bâtiment où il leur réservait une surprise. Ils purent revoir leur soeur, Cécile, disparue depuis vingt ans. La joie ne pouvait être plus exubérante. Pour jouir à leur aise de la présence de la princesse, ils demeurèrent sur le bateau de Tit-Jean, après avoir donné des ordres aux équipages de leurs vaisseaux.

Et le bâtiment de Tit-Jean reprit la mer en route vers le château.

* * *

Après quelques jours de navigation en haute mer, les deux princes se trouvèrent un bon matin, assis tous les deux à l'avant du bâtiment, la tête basse, l'air triste. Soudain, l'un d'eux se décide à parler.

— Sais-tu, mon frère, ce qui va arriver ?

— J'y songe, moi aussi, répond l'autre. Je me doute de ton embarras. Il s'agit de Tit-Jean ?

— Oui. C'est Tit-Jean qui va hériter de la couronne. Il a délivré Cécile, il apporte de l'eau merveilleuse, il nous a sauvés tous les deux; la couronne va lui échoir, tu verras. Mais voici mon plan : enlevons-lui sa bouteille d'eau merveilleuse et abandonnons-le sur une chaloupe à la dérive. Il se tirera d'affaire tout seul. D'ailleurs, nous ne le reverrons jamais.

— Mais la princesse ? dit l'autre. Ne sais-tu pas que Tit-Jean et Cécile se sont promis de ne jamais se séparer ?

Après un bref conciliabule secret, ils se saisirent de Tit-Jean et lui enlevèrent sa bouteille d'eau merveilleuse. Une chaloupe glissa le long du bordage et bientôt Tit-Jean fut abandonné sans rame aux caprices de la vague et du vent.

Sans perdre de temps, les deux princes rejoignirent Cécile et la menacèrent du même sort, si elle ne voulait pas leur promettre de ne jamais dévoiler ce crime. Et la princesse, jugeant sa vie en danger, leur promit, foi de princesse, de ne jamais les déclarer. Elle pleura longtemps la perte de son sauveur qui était déjà disparu à l'horizon. Et le voyage se déroula sans autre accident.

* * *

Un matin, comme le secrétaire du roi interroge l'horizon, comme à l'ordinaire, avec sa loongue-vue, il aperçoit une voilure dans le lointain. Il court vers le roi et lui annonce la nouvelle :

— Je vois venir un bâtiment. C'est l'un des vôtres; il semble que ce soit le vaisseau de Tit-Jean.

— Allons vite nous renseigner, dit le roi aveugle.

Ils font atteler un carrosse et filent au port. Comme ils arrivent au quai, les deux princes descendent du vaisseau. Ils apportent la bouteille d'eau merveilleuse recueillie par Tit-Jean et en humecte les yeux de leur père. Surprise générale ! Le roi a recouvré la vue. Il peut revoir ses deux garçons et reconnaître Cécile, absente depuis si longtemps. Tous sont au comble de la joie.

Tout à coup le roi dit à l'un de ses fils :

— Je vois bien le bâtiment de Tit-Jean, mais je ne vois pas Tit-Jean; qu'est-il donc devenu ?

— Ah ! attendez un peu, papa, répondit le garçon; je vous raconterai son histoire plus tard. Pour l'instant, ne pensez plus à Tit-Jean . . .

Mais retournons à Tit-Jean et suivons-le quelque temps.

Dès qu'il fut abandonné seul sur la mer, notre malheureux aventurier, grâce à une planche arrachée à l'embarcation, réussit de peine et de misère à gagner une île. En mettant le pied à terre, il n'eut d'abord qu'une préoccupation : cacher sa serviette, sa corne et son sabre sous un arrachis de peur de les perdre. Mais en abandonnant ces compagnons précieux, il en perdit même le souvenir.

Pendant ce temps, le roi donnait un grand banquet aux nouveaux arrivés. On s'amusa ferme de part et d'autre. Mais le roi appela de nouveau l'un de ses fils et lui demanda une seconde fois ce qu'était devenu Tit-Jean.

Le fils répondit avec aplomb :

— Eh bien ! voici : vous connaissez Tit-Jean ; c'est un homme un peu original. Avant notre départ de là-bas, il s'est mis en tête d'aller faire un tour de chasse parmi les tigres et les lions. Imaginez-vous ce qu'il a pu devenir ? Et comme il tardait à reparaitre, nous ne pouvions remettre indéfiniment notre départ à cause de notre désir de vous revoir et de vous rendre la vue.

— C'est bien, dit le roi ; puisqu'il l'a voulu, tant pis pour lui !

Et la vie continua paisible au château . . . La princesse Cécile vivait heureuse dans sa famille, mais elle se surprenait souvent à soupirer à la pensée de Tit-Jean. Ce qui la torturait surtout, c'était de ne pouvoir déclarer ses frères.

Au bout d'un an ou deux, trois princes étrangers se présentèrent au château et commencèrent à faire la cour aux trois princesses. Bientôt vint la "grande demande", et l'on décida que les trois mariages auraient lieu à la même date. Peu après, la princesse Cécile aborda son père en cachette et lui dit :

— Avant de me marier, j'aurais une grâce à vous demander.

— Foi de roi, ma fille, je vais te l'accorder.

— Eh bien ! laissez marier mes deux soeurs, et accordez-moi encore un an de vie dans la famille.

Le roi sentait que cette faveur allait contrarier les autres couples, mais il la lui accorda.

Un an plus tard, nouvelle décision de mariage en groupe. Mais Cécile, quoique un peu plus gaie, alla encore supplier son père :

— Je voudrais que vous m'accordiez une autre année avant mon mariage. Je me suis tellement ennuyée de la vie de famille ! Que les autres se marient sans moi . . .

Le roi se laissa toucher une fois de plus et différa d'un an le mariage de Cécile. Mais comme on tenait à célébrer les trois mariages ensemble, les deux autres couples de fiancés attendirent la princesse cadette.

Une année, dans un conte, c'est vite passé !

Nous avons abandonné Tit-Jean tout à l'heure au moment où il venait de cacher sa serviette, son sabre et sa corne . . .

Aussitôt, il commença à errer sur son île à la recherche d'êtres humains ou d'une habitation; mais il ne rencontra partout que la sauvagerie inhabitée. Ses habits tombèrent peu à peu en lambeaux; alors, il s'appliqua à la pêche de la morue. Il fit sécher les peaux des plus grosses, et, avec le temps, s'en fit un habit complet, depuis le casque jusqu'aux chaussures.

Il vivait depuis six ou sept ans sur cette île perdue. Un soir, il se promenait sur la plage en déplorant son sort et en revivant, pour la centième fois, ses projets de bonheur et la scène de trahison des princes, quand il vit venir vers lui un vieillard de la taille d'un géant. C'était le premier humain qu'il voyait depuis sept ans. Il pressa le pas. Quand les deux hommes furent à portée de la voix, le vieillard interpela le naufragé :

— Bonjour, Peau-de-Morue.

— Bonjour, mon oncle. Comment se fait-il que vous viviez sur cette île ?

— Et toi, questionna le vieillard, comment es-tu arrivé ici ?

— Moi ? Voilà à peu près sept ans que je suis ici.

— Et moi, de renchérir le géant, voilà quinze ans. Je suis heureux de rencontrer enfin un homme. Nous allons vivre ensemble dorénavant. Viens à ma cabane.

Le vieillard revint sur ses pas et Peau-de-Morue l'accompagna tout en causant.

— Tu as eu de la malchance, hein, Peau-de-Morue ?

— Mais qui vous a renseigné sur mon sort ?

— Bah ! petit, je connais ton histoire. Mais tu as été gauche; tu es un peu responsable de toute ta misère . . .

— Comment responsable ? lui dit Peau-de-Morue, de plus en plus surpris.

— Oui, oui ! C'est de ta faute, insista le vieux. Tu ne te rappelles donc plus ta serviette . . . ton sabre . . . ta corne ? Tu aurais pu te construire un bâtiment, retourner au château et même faire périr les deux princes.

C'était trop vrai. Peau-de-Morue n'avait plus pensé à sa serviette et à ses armes. Immédiatement il se mit en route vers l'endroit de sa cachette, abandonnant brusquement son vieux compagnon. Une heure après, il revenait avec sa richesse dans sa poche. Le vieillard l'avait attendu patiemment.

— Viens avec moi, lui dit ce dernier; nous allons vivre heureux ensemble. Et puis, ta princesse, sais-tu qu'elle va se marier dans une quinzaine de jours ?

Peau-de-Morue ne put retenir un "non !" découragé.

— Il est vrai, continua le vieillard, que je pourrais te transporter au château pour cette date-là, mais je me suis trop ennuyé durant ces quinze ans, il faut que tu restes avec moi.

— Grand-père, répliqua Peau-de-Morue avec une sorte d'autorité, vous allez me conduire tout de suite; vous savez ce que je porte dans ma poche maintenant.

— Oui, oui, je le sais . . . Tu as été trop maltraité par les princes, je vais faire quelque chose pour toi. Je ne puis te conduire directement au château, mais je vais te transporter à une montagne à vingt milles de là. J'ai un frère qui demeure sur cette montagne. Lui aussi va vouloir te garder, mais il connaît ton histoire et surtout il te sait en possession d'armes puissantes. Montre-toi ferme, et il se rendra à tes désirs. Prépare-toi, petit; nous partirons à la faveur de la nuit.

Une fois la nuit venue, le vieillard saisit Peau-de-Morue par le collet et bientôt le déposa à la porte de son frère.

Quand ce dernier aperçut le malheureux voyageur, il s'exclama : Où vas-tu, Peau-de-Morue ?”

Le voyageur lui expliqua le but de sa visite. Le géant voulut le retenir chez lui, mais une allusion de Tit-Jean à ses pouvoirs magiques le décida à le conduire au château sans tarder. Peau-de-Morue apprit de son hôte que la princesse Cécile devait se marier dans trois ou quatre jours. Le géant lui promit de le déposer près du château le lendemain matin, à quatre heures.

Il tint sa promesse : le lendemain matin, à quatre heures, Peau-de-Morue était rendu au château. Comme il connaissait les lieux, il fit le tour du château et se présenta au jardinier du roi, le vieux Pierrot, qui était demeuré à son poste.

Le vieux jardinier sursauta en voyant ce personnage étrange, mais il entama la conversation :

— Où vas-tu, Peau-de-Morue ?

— Je viens vous demander du travail, répondit le nouveau venu. Je suis étranger dans le pays et je voudrais manger . . .

— Mais qu'est-ce que tu peux faire ? interrogea le vieux Pierrot.

— Un peu de tout, répondit Peau-de-Morue.

— Eh bien ! continua le vieux jardinier, voici une bêche. Fais-moi une plate-bande et tu y planteras ensuite ces bouquets-ci, pour me montrer ton savoir-faire.

Peau-de-Morue prit la bêche et se mit à l'oeuvre. En deux heures, la plate-bande était terminée. Le nouveau jardinier s'était servi de sa serviette . . . Les bouquets étaient disposés avec un art très savant, les fleurs étaient épanouies, l'agencement des couleurs était sans pareil et les parfums embaumaient tout le jardin. Le vieux jardinier en était tout renversé; il n'avait jamais rien vu de si éblouissant et n'avait jamais respiré parfums si capiteux. Il dit simplement à son nouvel employé :

— C'est très bien; quand le roi sera levé, je lui demanderai de te garder avec moi.

Dès que le roi sortit sur son balcon, le vieux Pierrot monta le trouver et lui dit :

— Voyez-vous ma Peau-de-Morue, dans le jardin, là-bas ?

— Oui, je vois, répondit le roi; mais, qu'est-ce que cette bête-là ? Oh ! répond le vieux Pierrot, c'est un homme tout habillé de peaux de morue; il demande à travailler ici.

— Mais qu'est-ce qu'il peut faire ?

— Voyez-vous la plate-bande, là-bas, dans le coin du jardin ? C'est lui qui vient de la planter. Et je ne comprends pas comment il se fait que ce soit si beau, que les fleurs sentent si bon . . .

— C'est bien, dit le roi; envoie-le déjeuner et garde-le pour t'aider.

C'est ainsi que Peau-de-Morue devint le bras droit du vieux jardinier.

Ce soir-là, les pourparlers de mariage reprirent au château et l'on décida que les trois mariages auraient lieu dans trois jours. Les princesses vinrent trouver le valet du roi et lui confièrent un message :

“Va dire à Peau-de-Morue que nous nous marierons dans trois jours et que chacune désire un bouquet de noces.”

Le valet rejoint Peau-de-Morue dans le jardin et lui dit :

— Vois-tu les princesses sur le balcon du château ?

Le nouveau jardinier risque un oeil vers le balcon, fixe longuement la princesse Cécile.

— Tu sais, continue le valet, qu'elles se marient dans trois jours et elles désirent chacune un bouquet de mariée.

— Revenez dans une heure, répondit Peau-de-Morue; tout sera prêt.

Peau-de-Morue se faufila dans un coin du jardin et, grâce à sa serviette merveilleuse, il prépara trois bouquets comme il ne s'en était jamais vu dans tout le royaume : agencement des couleurs, mélange des parfums . . . de vrais chefs-d'oeuvre !

Puis, il courut vers le vieux Pierrot.

— Avez-vous un crayon, un bout de papier ?

Le vieux jardinier lui tendit un crayon et un coin d'enveloppe. Peau-de-Morue écrivit :

Princesse Cécile, le nouveau jardinier que l'on appelle Peau-de-Morue, c'est Tit-Jean qui t'a délivrée des mains des géants; c'est ton Tit-Jean que tes frères ont abandonné sur la mer.

Puis il inséra le bout de papier dans le plus beau des bouquets, n'en laissant voir qu'un tout petit coin.

A l'heure fixée, le valet revient vers Peau-de-Morue. Il trouva les bouquets si beaux, si délicats qu'il ne voulait même pas les toucher de peur de les abîmer.

— Prends-les, dit Peau-de-Morue, mais écoute : celui-ci est pour la plus âgée, celui-ci pour la seconde, celui-ci pour la plus jeune. Si tu me trompes, tu en auras du chagrin.

— Ne crains rien, Peau-de-Morue, je ne te tromperai pas. Et le valet s'éloigna dans une rafale parfumée.

A la vue des bouquets, les princesses pensaient rêver. Elles aussi ne pouvaient se résoudre à les toucher. Le valet fit la distribution dans l'ordre indiqué par Peau-de-Morue.

En recevant son bouquet, la princesse Cécile aperçoit le coin de papier et, sous prétexte de jouir plus à son aise de la vue des fleurs, se détourne adroitement et lit le message de son Tit-Jean. Son bonheur devient presque du délire. Elle ne sait plus comment manifester sa joie. Elle court vers son père, vers sa mère, leur montre son bouquet, leur manifeste une tendresse tout enfantine. Les autres, surprises, ne pouvaient s'expliquer cette exubérance inaccoutumée.

Le soir, dernière cérémonie pour fixer le programme des mariages du surlendemain. Mais Cécile avait préparé un plan. Elle dit à son père :

— J'aurais encore une faveur à vous demander avant mon mariage.

— Je vais te l'accorder, répondit son père, mais, foi de roi, tu vas te marier cette fois-ci.

— Mais certainement, dit Cécile, je me marierai dans deux jours.

— Alors, quoi ?

— Je voudrais, continua la jeune princesse, que demain, vous fassiez passer tous les gens de votre cour devant le château et quand nos fiancés passeraient, nous leur donnerions nos bouquets et nous serions fiancés à jamais.

— Ma fille, dit le roi, tu as une idée merveilleuse. Je n'y aurais jamais pensé, moi-même. Ce défilé aura lieu.

Le lendemain, les trois princes étant présents, le roi ordonna à toute la cour de défiler devant les trois princesses; mais jugeant que le vieux Pierrot et Peau-de-Morue n'étaient pas dans le ton de cette cérémonie, il les en dispensa.

Et le défilé se mit en branle. Les deux premières princesses donnèrent leurs bouquets à leurs promis, mais quand arriva le troisième prince, Cécile resta immobile et ne lui remit pas son bouquet.

Le prince fut tout peiné de l'incident et le roi entra en fureur.

— Mais qu'as-tu fait, ma fille ?

— Vous m'avez trompée, dit-elle doucement. Vous m'aviez promis de faire défiler toutes les personnes de votre cour et pourtant toutes n'ont pas défilé.

— C'est vrai, reprit le roi un peu calmé. Mais il ne reste que le vieux Pierrot et Peau-de-Morue. Enfin, vas-tu marier l'un de ceux-là ?

— Non . . . dit Cécile, avec hésitation. Mais ce sont des hommes comme les autres.

Le roi donna donc ordre au vieux Pierrot et à Peau-de-Morue de venir passer, eux aussi, devant les princesses.

En recevant cet ordre, Peau-de-Morue se douta du stratagème. Il commença à espérer. Après avoir taquiné le vieux Pierrot, il suivit son chef jardinier et tous deux défilèrent devant les futures mariées. Quand Peau-de-Morue parvint à la princesse Cécile, elle lui présenta son bouquet.

Imagine-t-on la colère du roi et la déconfiture du prince prétendant ? La princesse Cécile était bel et bien fiancée à Peau-de-Morue ; il n'y avait plus moyen de revenir sur cette décision.

Le roi parla de les faire pendre tous les deux ou de les chasser, mais la reine intervint :

— A quoi bon les faire mourir ? Puisque Cécile a été assez gauche pour se fiancer à Peau-de-Morue, laissons-la faire. C'est elle qui en portera la responsabilité.

Le lendemain matin, grand branle-bas au château. Trois mariages ! Mais on devait se rendre à une église de l'extérieur.

Comme personne ne s'occupait de Cécile et de Peau-de-Morue, la reine demanda au roi :

— Quelle voiture vont-ils prendre pour se rendre à l'église ?

Le roi qui possédait de beaux carrosses, répondit rageusement :

— Qu'ils prennent la vieille charette à deux roues et la vieille jument blanche. Qu'ils s'en aillent où ils voudront ; je ne veux pas qu'ils se rendent à la même église que nous autres, surtout je ne veux plus les revoir.

Peau-de-Morue et Cécile ne se firent pas prier pour monter dans la vieille charette ; ils se trouvèrent satisfaits. Assis chacun sur une vieille chaise, ils se dirigèrent vers une église en suivant la même route que le cortège princier.

Ils viennent à traverser un petit bois. Ils en profitent pour y cacher la vieille charette et monter dans un carrosse lamé d'or, tiré par des chevaux supérieurs en beauté à ceux du roi. Puis, à toute vitesse, ils dépassent le cortège royal. Le roi a beau demander des explications à son entourage, personne ne reconnaît cet équipage.

Peau-de-Morue et Cécile se rendent à une église plus éloignée et, après la cérémonie, reviennent avec le carrosse jusqu'au petit bois. Là, ils reprennent leur charette et se dirigent vers le château.

Le roi arrive avec sa suite, croise la charette et revient à sa colère à la vue de cet attirail de "quêteux".

Nos deux mariés parvinrent au château pendant le banquet des noces. Comme ils n'osaient entrer, la reine interroge le roi sur

le sort de Cécile et Peau-de-Morue. Le roi s'était fait bâtir une sorte de grange ou plutôt une porcherie qui n'avait pas encore servi. Le roi fit dire à Cécile et à son mari d'aller habiter cette bâtisse et de ne plus se montrer au château.

La vieille charette se dirigea avec ses deux passagers vers la ferme du château. La princesse et Peau-de-Morue, grâce à la serviette merveilleuse de ce dernier, firent, dans leur nouvelle demeure rustique, un banquet inespéré.

Le roi possédait une propriété encore toute boisée à environ vingt milles du château. Quelques jours après les noces, comme la reine se préoccupait encore du sort de Cécile et de son mari, le roi lui dit :

Envoie-les sur cette propriété dans la forêt là-bas. Qu'ils se tirent d'affaire eux-mêmes, et je ne veux plus au grand jamais réentendre parler d'eux.

On annonça la nouvelle aux deux intéressés qui en furent très satisfaits. L'avenir leur souriait; ils se tailleraient un beau domaine dans cette forêt sauvage.

Avant de quitter définitivement la cour, Peau-de-Morue passa près du château avec sa charette et tint à dire un mot au roi :

— Je vous remercie, mon beau-père, du cadeau que vous nous avez fait.

Le roi répliqua avec colère :

— Ne m'appelle pas ton beau-père, mais Sire le roi, ou je te fais jeter en prison.

Et sur ces adieux assez peu courtois, Peau-de-Morue et Cécile quittèrent le château, encore avec la vieille jument blanche, toujours avec la vieille charette. Les gens de la cour les regardèrent s'éloigner en plaignant leur sort.

Sitôt parvenus à leur nouvelle propriété, Peau-de-Morue et Cécile se mirent à l'œuvre. Au moyen de sa corne magique, Peau-de-Morue avait l'aide d'un millier de géants. Ils abattaient les arbres, arrachaient les souches, apportaient le bois, la pierre, si bien qu'en peu de temps un immense château s'éleva là où, quelques semaines plus tôt, la forêt était silencieuse et inhabitée.

Sur ces entrefaites, un bâtiment du roi arriva au port. Le capitaine, qui parcourait souvent ces parages, remarqua le château en pleine forêt. Ce capitaine vint voir le roi et l'interrogea sur ce nouvel édifice :

— Dites-moi donc, Sire le roi, qu'est-ce que vous bâtissez sur votre domaine, là-bas ?

Le roi répondit par un haussement d'épaules :

— C'est ma folle que j'ai envoyée avec Peau-de-Morue.

— Je vous avoue, reprit le capitaine, qu'il y a là un château plus beau que le vôtre et plus de terrain déboisé qu'ici . . .

Le roi écouta distraitement cette remarque et n'y attacha aucune importance. Mais bientôt un autre capitaine vient répéter

les mêmes observations. Le roi décide alors de vérifier ces faits. Il écrit à son gendre et à sa fille de venir le voir. Bientôt Peau-de-Morue et Cécile arrivent au château, assis chacun sur une boîte dans la vieille charette.

— Bonjour, Sire mon roi, commença Peau-de-Morue.

— Appelle-moi ton beau-père, répartit le roi d'un ton plus aimable.

— C'est un honneur pour moi, de répliquer le gendre.

Et le roi aborda tout de suite le sujet qui l'agaçait.

— Il paraît, dit-il, que tu as un château plus somptueux que le mien et une plus grande ferme que moi ?

— Eh bien ! mon beau-père, il faut vous dire que nous avons travaillé fort Cécile et moi, depuis notre départ. Nous avons dû nous débattre pour survivre. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas voir vous-même mon nouveau domaine ?

— J'y songe, dit le roi. Mais avant d'aller vous voir, il faut que je mène ma guerre à bonne fin.

Et le roi annonça qu'il y aurait une guerre la semaine suivante. S'il la gagnait, il irait voir son gendre, sinon . . .

— Dites-moi, questionna Peau-de-Morue, tout ému, dites-moi quel jour vos armées rencontreront les ennemis ?

— Jeudi prochain, à une heure et demie précise de l'après-midi.

Et sans prolonger l'entretien, Peau-de-Morue, quitta le château pour regagner son domaine.

Le jeudi suivant, Peau-de-Morue, costumé élégamment comme un général d'armée, monta sur un cheval dont la beauté égalait la rapidité et se dirigea, son sabre magique en main, vers le champ de bataille, où devaient s'affronter les deux armées. Et au moment où les deux camps étaient sur le point de se rencontrer, le beau chevalier se précipita à toute allure entre les deux fronts en criant :

— Séparez-vous, retirez-vous . . .

En trois coups de sabre, il avait abattu l'armée ennemie, et maintenant il filait, bride à terre, pendant que les soldats du roi criaient :

— Arrêtez-le, arrêtez-le !

Mais le soldat merveilleux avait déjà disparu dans la forêt.

A la suite de ce haut fait, il y eut banquet au château pour fêter la victoire. Tous les convives eurent beau s'informer, questionner, essayer de reconstituer les faits, l'identité du cavalier fabuleux resta inconnue.

Puis le roi fit appareiller valets et carrosses, et se mit en route vers le domaine de Peau-de-Morue. Plus il approchait du nouveau château, plus il en admirait la grandeur, la beauté, et plus il s'émerveillait du travail qu'avaient exigé ces constructions et ce défrichement. C'était féérique comme dans un rêve.

Dès que le cortège royal fut en vue du château, Peau-de-Morue, toujours en habit de peaux de morue, ouvrit la grande barrière, face à la porte centrale, et vint en hâte donner cette consigne à la princesse Cécile :

“Fais visiter le château au roi et à ses gens, moins la salle à dîner . . . Et puis, à la fin du banquet, le roi va raconter une histoire, probablement celle de son soldat d’hier. Quand il aura fini de parler, je sortirai; dès que tu entendras résonner les sabots de mon cheval autour du château fais sortir le roi.”

Et Tit-Jean retourna à la barrière.

Le roi fit son entrée dans le château et commença à le visiter, accompagné de la princesse Cécile. Le roi s’extasiait à chaque appartement; il ne pouvait s’expliquer la richesse et l’art de l’ameublement. Quand ils eurent visité une partie du château, Peau-de-Morue, invita le roi et sa suite à passer dans la salle à dîner. Naturellement l’invitation fut bien accueillie, après une avant-midi si mouvementée.

Peau-de-Morue débarra lui-même l’appartement pour laisser entrer le roi. Celui-ci ne pouvait se décider à avancer; il était émerveillé : il y avait de l’or et de l’argent partout; une table chargée de mets inconnus attendait les convives.

On s’exclama, on félicita, on admira, puis le festin commença. On ne put entamer qu’une minime partie des mets et des vins destinés aux convives. Vers la fin du repas, Peau-de-Morue dit au roi :

— Beau-père, vous n’auriez pas une petite histoire à nous raconter ? Ici comme ailleurs, c’est une tradition de clore les banquets par une histoire . . .

— Oui, dit le roi, sans se faire prier; je vais en raconter une et une vraie . . .

Il raconta l’aventure de son soldat merveilleux, lors de la récente guerre.

— Et ce qui me fait le plus de peine, de conclure le roi, c’est que je n’ai pas pu savoir son nom, ni le rejoindre pour le récompenser.

Et Peau-de-Morue essaya de calmer la peine du roi, en lui disant qu’il y a souvent des sortes de faits dont il faut chercher longtemps les explications. Et sur ce, il s’excusa auprès du roi :

— Il me faut sortir quelques instants, dit-il. Je donne des ordres à mes gens et je reviens à l’instant.

Une minute après, Peau-de-Morue s’était habillé en cavalier, et, monté sur son cheval d’apparat, il galopait en coup de vent autour du château.

En entendant ce bruit de galopade, la princesse Cécile dit à son père :

— Venez voir ce qui cause ce bruit. Sortons, voyons si vous ne pourriez pas reconnaître quelqu’un !

Le roi sort et, apercevant le cavalier, s'écrie :

— C'est lui, c'est lui. Arrête, arrête.

Le cavalier mit pied à terre et dit en enlevant son casque :

— Me reconnaissez-vous, mon beau-père ?

— Ah ! Tit-Jean.

— Oui, c'est bien moi, Tit-Jean. Et maintenant, entrons au château, je vais, à mon tour, vous raconter une histoire.

On s'installa dans la grande salle du château, et Tit-Jean commença le récit de son voyage.

Il passa en revue la scène de l'acquisition de sa serviette, de son sabre et de sa corne. Il apprit au roi qu'il avait lui-même délivré la princesse, trouvé l'eau merveilleuse et rendu la vie aux deux frères de Cécile. Il déclara la jalousie des deux princes, son exil dans une île déserte, les misères qu'il y avait endurées et comment il en était sorti pour rejoindre le château.

Le roi bouillait d'indignation en découvrant enfin la vérité à propos de la disparition de Tit-Jean, qui, en plus d'avoir sauvé sa fille, lui avait rendu la vue, à lui le roi, au moyen de l'eau merveilleuse. Au paroxysme de la colère, il dit à son gendre :

— Mes deux fils méritent la mort pour t'avoir trahi et m'avoir trompé. C'est toi-même qui prononceras leur sentence. Partons tout de suite.

Tit-Jean partit dans le même carrosse que le roi. Il avait eu soin de revêtir ses habits de peaux de morue. En descendant à la porte du château, le roi dit à ses fils :

— Reconnaissez-vous cet homme-là ?

— Eh oui ! répondirent-ils avec assurance, c'est notre Peau-de-Morue qui travaillait autrefois ici, au jardin. Nous nous en souvenons comme d'hier.

Peau-de-Morue enlève brusquement son casque et demande à son tour :

— Me reconnaissez-vous, mes frères ?

— Ha, Tit-Jean ! murmurèrent-ils en baissant la tête.

— Oui, c'est moi Tit-Jean . . .

— Maintenant, Tit-Jean, dit le roi, prononce leur sentence.

— Mes frères, commença Tit-Jean, je ne vous condamnerai pas à mort, mais pour votre pénitence, vous quitterez le château pour cinq ans et vous travaillerez comme je l'ai fait moi-même. Au bout de cinq ans, vous reviendrez et le roi fera de vous ce qu'il voudra. J'ai dit . . .

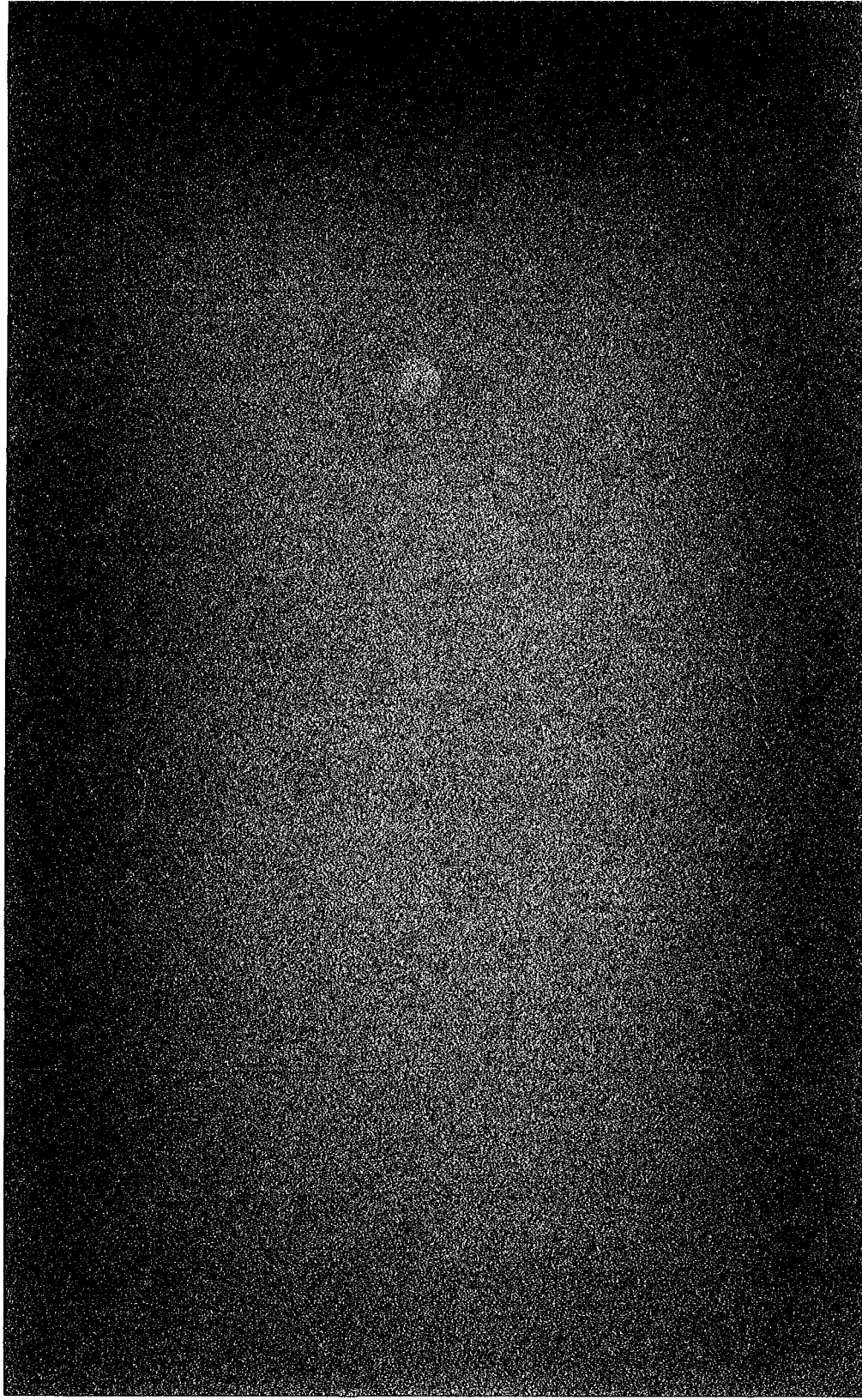
Les deux princes entrèrent piteusement au château avec le roi.

Quand je suis allé voir Tit-Jean, l'an dernier, j'ai trouvé le château vide; Tit-Jean n'était plus là.

Sommaire

JEAN DE CALAIS 7

PEAU-DE-MORUE (TIT-JEAN) 21



Collection

"Documents historiques" III

- No 1 : La Société Historique du Nouvel-Ontario.
- No 2 : Aperçu sur les origines de Sudbury.
- No 3 : Plume et mines régionales.
- No 4 : Chelmsford, Coniston, Chapleau.
- No 5 : Familles pionnières.
- No 6 : Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.
- No 7 : Flore régionale et industrie forestière.
- No 8 : Verrier et Lafontaine.
- No 9 : Couvent, F.E.C.F., Ophelminat à Sudbury.
- No 10 : Saint-Ignace III et Welland.
- No 11 : Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.
- No 12 : L'histoire de Sturgeon Falls.
- No 13 : Jean Nicolet, Nicolas Point, Toronto.
- No 14 : Gloires Ontariennes I : Saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant.
- No 15 : Gloires Ontariennes III, Saints Antoine Daniel, Charles Gannier et Noël Chabanel.
- No 16 : Trois grands Hurons.
- No 17 : Polldore Franco-Ontarien I.
- No 18 : Région agricole Sudbury-Nipissing.
- No 19 : North-Bay et les Jumelles Dionne.
- No 20 : Polldore Franco-Ontarien III.
- No 21 : Notre Histoire en cinq actes.
- No 22 : Timmins, métropole de l'or.
- No 23 : Bonfield, Astorville, Corbell.
- No 24 : Blind-River, Blezard-Valley.
- No 25 : Contes Populaires Franco-Ontariens.

On peut se procurer ces publications
à l'adresse suivante :

La Société Historique du Nouvel-Ontario,
Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.